

Suit l'attaque des retranchemens dont il n'y a que le premier qui fasse une vigoureuse résistance. En deux heures de tems l'affaire est concludé : vingt mille Turcs restés sur la place , & parmi eux l'Aga des Janissaires & le Grand Visir, dix mille noyés, trois mille prisonniers, drapeaux, canon, bagage presque tout entier au pouvoir des Chrétiens, tout cela forme une victoire d'autant plus complete qu'elle ne coute aux Impériaux que quatre cens trente hommes tués, & environ seize cens blessés. Mustapha confus & desespéré échape à peine, laissant aux vainqueurs ses chariots chargés des mêmes fers dont il pensoit les enchaîner, & il dut pour, cette fois, détromper les Turcs de la persuasion où i's sont qu'une Armée Ottomane n'est jamais battuë quand le Sultan la commande en personne.

La seconde campagne en 1716 n'est pas moins brillante. Les Vénitiens avoient coulé à fonds quelques Pirates portant bannière Turque ; le Grand Visir Ali, un de ces hommes qui font les nécessaites, en prend occasion d'aigrir son Maître Achmet III., & le pousse à armer contre Venise. L'Empereur Charles VI. offre inutilement sa médiation, il se déclare enfin pour la République ; les Armées se rencontrent auprès de Peter Waradin ; d'abord l'inégalité du terrain donne de l'avantage aux Infidèles, & l'Infanterie Impériale est assez mal menée ; mais trop tôt sûrs de leur victoire, les Turcs se débandent & prêtent le flanc. Le Prince Eugène, attentif à tout, saisit le moment, & la victoire dans ce même moment change de parti. Nous omettons les autres circonstances ; il suffira de dire que le Visir, auteur de la guerre, brave soldat & mauvais